

Chapitre 10

Les jeunes marocains d'Italie ou l'identité composée

Moulim El Aroussi

Introduction

La présente étude fait suite à une première recherche réalisée auprès des créateurs issus de la deuxième génération de l'émigration marocaine (El Aroussi, 2018). Le travail avait été consacré dans sa grande partie aux artistes résidant dans des pays francophones. Au cours de la recherche il a été révélé que cette génération avait réussi à se forger une identité spécifique. Elle se refusait à être assimilée et ne voulait surtout pas ressembler aux anciens. Les jeunes n'étaient pas arabes comme on les a ainsi nommés dans les pays d'accueil, pourtant ils ne rejetaient pas non plus la culture des parents ; de là est né le qualificatif de *Beur* ; arabe en verlan. Les *Beurs* ont donc forgé leur propre culture et ont ainsi trouvé un espace sur la place publique européenne. On ne les appelle plus arabes mais on les nomme par la culture même qu'ils ont développée.

Nous ne le savons que trop aujourd'hui, les artistes ne sont que la cristallisation d'un problème qui existe déjà et que la création reflète et met en valeur d'une manière ou d'une autre. L'art donne forme à ce qui se meut au fond de la société sans trouver de nom ; l'art le nomme.

L'étude dont il était question en 2017, ne s'était pas intéressée aux jeunes marocains issus de l'immigration, en Espagne, en Allemagne, en Hollande ou en Italie¹. Il faut dire que les difficultés de la langue ajoutées au manque de moyens étaient les principaux obstacles devant une telle entreprise. Une recherche de cette ampleur demanderait des moyens financiers et logistiques importants. Pour la première recherche j'avais compté surtout sur mes moyens personnels, sur mes relations privées et surtout sur ma culture francophone. Il a fallu attendre une opportunité qui s'est présentée à moi, celle, pour des raisons toutes personnelles, de résidence en Italie, pour pouvoir rentrer en contact avec une population que les Marocains ne connaissent que très peu sur le plan culturel. Il s'agit d'une jeune population fraîchement installée dans ce pays méditerranéen et qui garde encore des relations toutes vives avec le pays d'origine, ses traditions, ses langues et ses coutumes. Il y a un manque de documents surtout socio culturels, sur les origines des populations, sur leurs niveaux d'instruction, etc. Il a fallu donc faire un travail d'investigation que j'ai dû recouper avec le peu de travaux de recherches récemment publiés sur le sujet.

Pour s'approcher de cette population (les jeunes marocains d'Italie) il faut opérer un retour à l'origine de l'émigration marocaine en Italie. Il faut dresser le profil

¹ J'avais signalé quelques expériences un peu partout dans le monde mais la problématique s'était construite autour des jeunes nés dans les cultures francophones.

de cette communauté pas assez connue pour la grande majorité des chercheurs². Les informations que nous possédons proviennent le plus souvent du terrain. Nous savions qu'une population issue de la région du Grand Tadla, était habituée à voyager en Italie, on savait dans les récits populaires, dans les chansons des chikhates et à travers les comportements des individus pendant les grandes vacances que beaucoup d'individus de cette région avaient des activités diverses en Italie. On le savait par les immatriculations des voitures, par le nombre de cafés qui portent des noms de villes, de personnalités ou de villages italiens... On le savait par les autorités locales des villes de Khouribga, de Fqih Bensalae et plusieurs localités de la région qui parlent d'un nombre important de petits investissements opérés par des personnes qui ont des activités en Italie. Mais toutes ces données ne permettaient pas de parler d'une communauté marocaine en Italie car notre recherche porte sur une population sédentaire capable de produire un mode de vie en essayant de composer avec les cultures environnantes. Or on ne signalait que des individus qui pratiquaient le commerce ambulancier aussi bien sur les marchés que dans les rues des grandes villes et d'autres, des hommes surtout, on ne signale pas de femmes.

On parle souvent du début de l'immigration en avançant la date de 1973, date du premier choc pétrolier. Mais le vrai afflux allait se sentir deux décennies plus tard.

1. Sédentarisation, acculturation, interculturalité et mal être

Une population qui se sédentarise

Une vraie communauté allait commencer à se construire à partir de la fin des années quatre-vingt. Plusieurs observateurs attribuent cela à la fermeture des pays connus traditionnellement pour l'accueil des migrants marocains, on indique la France, la Belgique et la Hollande. On se souvient de l'imposition des visas avant de généraliser ceux de l'espace Schengen. A ce moment-là les premières prémices d'une sédentarisation allaient se manifester.

Avant cela les spécialistes remarquent que le nombre de migrants marocains enregistrait un fort taux de clandestinité de par l'existence des réseaux familiaux et régionaux. Ces réseaux opéraient principalement à partir de certaines régions connues pour être des foyers d'émigration à destination de l'Italie, en particulier le Tadla et la Chaouia. Mais encore une fois les clandestins non fixés sur des lieux précis, sans leurs familles ne constituent pas une vraie cible de notre recherche.

Selon les données des autorités italiennes, les permis de séjours délivrés à des Marocains, ont commencé à connaître une forte augmentation à partir de la deuxième moitié de la décennie des années quatre-vingt-dix³. Le premier signe distinctif de cette situation est traduit sur le terrain par le nombre d'élèves d'origine marocaine qui a été multiplié par six pendant cette même décennie. C'est vers ces

² Signalons toutefois les deux grands chapitres des deux dernières éditions de Marocains de l'extérieur, véritables radioscopies des Marocains d'Italie (édition de 2018), ainsi que quelques thèses ayant abordé les premiers flux migratoires vers l'Italie.

³ Voir I. Caruso et S. Greco, Les Marocains d'Italie, in Marocains de l'extérieur 2013, Direction M. Berriane et édition Fondation Hassan II des Marocains Résident à l'Etranger, pp339-370 et des mêmes auteurs et même éditeurs (2018) « Les Marocains d'Italie: Entre coopération et développement », pp. 415-450.

dates que les spécialistes annoncent une population marocaine émigrée en Italie qui commence à se sédentariser et qui allait prendre de l'envol vers les débuts des années quatre-vingt-dix. En effet, l'on a commencé à remarquer d'abord l'augmentation des chiffres importants de demandes de permis de séjour pour motif familial. On a remarqué ensuite la présence des femmes qui commençait à se sentir au sein de la communauté où on relève à cette époque 30% de demande de permis de séjour pour motif familial. Ce phénomène s'est accompagné de cette forte tendance à la féminisation de la population qui était dominée jusqu'à lors par les hommes, et a eu pour conséquence immédiate, des foyers familiaux qui se sont créés et d'autres qui se sont retrouvés. Ce phénomène allait devenir important car le taux de féminisation est passée de 10% en 1992 à 30% en 2002.

Ainsi, pourrait-on dire que la majorité des enfants, qui ont aujourd'hui entre 25 et 40 ans et qui intéressent notre recherche sont arrivés en Italie après leur naissance au Maroc. Beaucoup d'entre eux ont regagné l'école à des niveaux avancés de leur scolarité (CM1 ou CM2, voir le collège des fois) selon mes investigations personnelles. Cette situation se trouvera au cœur de notre recherche quand on traitera de l'interculturalité et l'acculturation de cette tranche de la communauté.

Le phénomène s'explique par le fait qu'il s'agit d'une population jeune, qui a enfanté juste après son arrivée en Italie ou a profité de la loi du regroupement familial pour s'installer définitivement en famille dans ce pays d'accueil.

Pour cela il est important de souligner « *que 67% des citoyens marocains dans la Lombardie, selon l'étude de Sofia Borri et Gisella Raimondi ont entre 18 et 39 ans. C'est le cas aussi pour le reste de la population en Italie* » (Sofia Barro et al, 2002). Cette étude qui a porté sur l'immigration marocaine dans cette région du Nord du pays a été réalisée en 2002. La même tendance s'est confirmée et accentuée depuis, selon les chiffres présentés par Immacolata Caruso et Sabrina Greco, dans leur excellente recherche réalisée en 2017 (Immacolat et Greco, 2018). Il faut souligner que ce phénomène continue, des enfants nés au Maroc et ayant déjà été inscrits à l'école, se voient rejoindre l'un des membres de la famille (mère ou père ou les deux), à des niveaux avancés de la scolarité. Si cette situation règle le problème du regroupement familial, elle pourrait se poser par ailleurs en tant que barrière sur le plan de l'intégration culturelle et affective.

Acculturation et interculturalité

Nous avons affaire à une population qui n'avait aucun contact avec la culture italienne, ni européenne. Une population, sans instruction. Nous ne disposons pas de chiffres qui confirment cet état de fait, mais une enquête auprès des organismes et des associations chargés d'alphabétiser et d'intégrer les membres de cette communauté dans le tissu social, révèlent qu'une très grande majorité de ses membres n'avait jamais eu l'occasion de tenir un crayon entre les doigts avant son arrivée en Italie. Ils ont été plongés, du jour au lendemain, dans un bain linguistique sonore, un système culinaire et un mode vestimentaire totalement différents des leurs. Ils proviennent en majorité des campagnes éloignées des grandes villes. A l'école les enfants découvrent un monde qu'ils ne connaissent pas à la maison. Ils découvrent les différences qui les séparent de leurs camarades sur tous les plans. Leurs parents n'ont aucune connaissance du système des codes culturels, administratifs et juridiques qui régissent la société dans laquelle ils

vivent. Elle est mise devant le défi d'absorber une autre culture pour pouvoir exister.

Cet état met la population marocaine, émigrée en Italie, devant des problèmes d'interculturalité et des difficultés intellectuelles alors qu'elle n'a commencé à se sédentariser que vers les débuts des années quatre-vingt-dix et à jeter les bases d'une vraie vie marocaine en terre étrangère. La cible, qui fait l'objet de notre étude, est composée des jeunes de cette communauté. Ils ont eu à résister, à lutter afin de pouvoir acquérir la langue et les codes des jeunes de leur génération parmi la communauté des Italiens mais aussi parmi celles des autres communautés installées sur le même sol.

Mal-être dans une civilisation

Les premiers immigrés arrivés en Italie se sont heurtés à une société qui se développait dans le sens d'un pluralisme culturel, ethnique et linguistique complexe. Les statistiques de 2017 montrent que les Marocains et les Albanais sont en tête des communautés d'origine étrangère, suivis en cela par les Chinois en troisième position et les Ukrainiens en quatrième. On doit en déduire que la société italienne se compose d'individus avec des traditions culturelles, des religions, et des styles de vie différents. La majorité de la communauté marocaine qui arrivait, vivait dans ce pays sans pour autant être visible. Ces membres vivaient comme dans des sociétés secrètes où tout se pratique à la maison et se conserve jalousement contre l'assimilation et l'anéantissement total dans la culture de l'autre. Mais ils font des enfants, consomment, se déplacent sans être réellement vus ; ils sont des *fantômes*. Dans leurs foyers, ils prient, pratiquent leur culte, meurent et font voyager les dépouilles dans leur pays d'origine. Ils ne laissent aucune trace dans le pays d'accueil, hormis la force de leur travail qui ne porte même pas leurs noms ni leurs signatures⁴ (Facchi, 2006)

Cette vie presque secrète et invisible impacte le comportement des enfants. Ils sont à l'école, dans les clubs sportifs, dans les parcs de distractions mais ils se contentent d'être dans la marge et d'observer. Des mamans me disent que leurs enfants évitent de parler en arabe ou en amazighe marocains de peur qu'ils ne soient stigmatisés. Ils n'ont pas les moyens de défendre leur culture qui à coup sûr leur paraît en déphasage avec la modernité européenne.

Il s'agit donc d'une culture encore mal portée par certains enfants et jeunes marocains surtout à l'école où il est difficile de défendre l'aspect de la maman qui ne ressemble pas aux autres mamans ou le papa complètement différent des autres.

Ils sont ainsi victimes d'un conflit de valeurs qui ne s'exerce pas nécessairement par le milieu où ils vivent mais qui vient du fait que les enfants vivent mal leur différence culturelle qui les stigmatise sans qu'ils le veuillent.

2. Vers une nouvelle identité ?

Transformer le handicap en atout

Arrivés, comme il a été signalé plus haut, après leur naissance au Maroc, ils ont eu à subir la violence de l'acquisition d'une autre langue directement à l'école,

⁴ Voir à ce titre, l'excellent article d'Alessandra Facchi, (2006).

et non pas dans le foyer familial, en compagnie de leurs petits camarades qui s'expriment aisément dans leur langue maternelle. Cette douleur du contact avec la culture d'autrui, qui deviendra par la suite leur culture aussi, va se transformer en atout et non en handicap. A ce titre, Altay Manço remarque: « *On constate que les jeunes, les plus qualifiés, sont aussi ceux qui peuvent prendre en compte les contradictions culturelles: le dépassement de la conflictualité est rendue possible par l'interprétation de l'héritage traditionnel en fonction de la modernité. La dynamique interculturelle et l'intégration psychosociale des personnes en situation de multiculturalité inégalitaire ne sont donc possibles que dans des cadres globaux d'accueil et d'éducation dont le projet est de permettre la valorisation et l'articulation active des traits originels aux éléments de la culture d'accueil, sans les pervertir par un excès de conservatisme.* » (Manço, 2006)⁵. Il affirme par ailleurs que les enfants bilingues se montrent plus compétents au niveau de l'imagination, en revanche les monolingues montrent une compétence quand il s'agit de la production linguistique. Les enfants ayant réussi leur scolarité parmi la communauté maghrébine, sont plus aptes à résoudre les difficultés rencontrées que ceux qui sont nés dans la culture maternelle de leur pays.

L'idée de l'interprétation de l'héritage *traditionnel* au vu de la modernité est un élément fondamental de ce que nous avons pu constater chez les jeunes Marocains issus de l'émigration vers les pays francophones. Ils y ont trouvé salut et un moyen de rendre visible une partie de la culture de leurs parents (El Aroussi, 2018).

Dans notre recherche actuelle ceci revêt encore le caractère d'hypothèse par rapport à la situation de la jeunesse d'origine marocaine en Italie. Il faudra attendre l'analyse des faits pour pouvoir infirmer ou confirmer cette idée.

Le débat aujourd'hui, en France surtout, dans les milieux des jeunes, se concentre sur la distinction entre les jeunes *de culture* et les *sans cultures* : ceux qui sont d'origine européenne et ceux qui viennent de cultures extra européennes. Il faut avoir une origine à l'extérieur de la France ou de l'Europe pour acquérir une certaine originalité. Les médias ne s'intéressent pas encore à cette dimension, encore moins la recherche académique.

A la recherche d'une nouvelle identité

La communauté marocaine, comme d'autres d'ailleurs, ne trouve de moyen pour exprimer sa visibilité et affirmer sa différence que par la religion : Ramadan, la prière et les mosquées, la fête du mouton et tout dernièrement les enterrements et les funérailles.

Ainsi contrairement aux jeunes marocains issus de l'immigration dans les pays francophones, ceux qui vivent en Italie trouvent encore énormément de difficultés à exprimer leur identité hybride. Mais ils font des efforts en essayant de mettre deux cultures l'une en face de l'autre, de les juxtaposer. « *Je fais jouer la fonction du miroir* » me déclare un réalisateur cinématographique d'origine marocaine⁶. Sans jugement de sa part, il livre ses deux identités, il les juxtapose et il les soumet

⁵ Le professeur Manço parle ici de l'expérience belge, mais nous avons cru relever des similitudes avec l'expérience des jeunes marocains en Italie.

⁶ Entretien avec Elias Moutamid, dit Elia, réalisateur d'origine marocaine ayant à son actif des films que la presse italienne a toujours salué avec beaucoup d'enthousiasme.

au spectateur en lui laissant le loisir de juger par lui-même. Il adresse son message à la société italienne dans son ensemble.

Il paraît comme évident que les nés ou émigrés en Italie ont eu à travailler leur personnalité culturelle et artistique avec beaucoup de difficultés. Ils ont un sentiment aigu de l'appartenance au pays de leur parents mais possèdent peu d'éléments de la culture d'origine. En fait la documentation en langue italienne sur la culture marocaine aussi bien moderne, contemporaine que traditionnelle manque beaucoup ou est difficile à obtenir. D'autre part la majorité des jeunes et des acteurs culturels actuels dans ce pays, l'Italie, sont issus de familles majoritairement rurales et en particulier des régions du Bassin du Tadla, et les plateaux de Khouribga ; mais d'importantes arrivées de tout le Maroc ont eu lieu à partir des années 1990 comme on a pu le signaler plus haut. Ils n'ont donc que la culture de leurs parents, souvent illettrés. Une culture très régionale qui ne leur permet pas l'accès à tout ce qui se passe au Maroc surtout au niveau de la culture savante. Il leur manque la référence à l'histoire, à la géographie, à la littérature, aux arts du pays d'origine de leurs parents. Même au niveau des autres pratiques culturelles : le costume, la musique, la cuisine...ils sont obligés de compter sur l'héritage très restreint légué par leurs parents dans la langue et le dialecte local de la famille parentale. Avec beaucoup de prudence ils montrent leur maîtrise de la culture d'accueil sans vouloir renoncer à la culture du père, ce qui se manifeste par leur attachement au drapeau marocain lors des manifestations sportives qui arrivent à faire adhérer beaucoup de jeunes et moins jeunes.

Il me semble que nous sommes là devant une approche qui n'a pas encore réussi la synthèse mais qui plaide pour un dialogue et une communication entre les deux cultures : celle du foyer familial et celle de l'école et de la rue. *Comment s'ouvrir à l'autre sans se perdre soi-même ?*⁷

Il s'agit d'une identité encore à l'état de composition dans le sens où selon les situations on fait valoir l'une ou l'autre des deux identités culturelles comme on peut aussi faire valoir les deux à la fois. Une situation qui rappelle par beaucoup celle des jeunes issus de l'immigration en France à la fin des années quatre-vingt.

De l'identité composite

-Réalités culturelles et sociales

Le repli des familles sur elles-mêmes doublé du leitmotiv éternel du retour définitif au *Bled*, n'aident pas les jeunes, surtout ceux parmi ceux qui n'ont pas eu la chance d'accéder à un certain niveau d'instruction et de s'intégrer dans la société d'accueil. En agitant très souvent cette idée de retour, on maintient les enfants et les jeunes dans un climat d'*extranéité* permanente. On donne aux jeunes, sans le vouloir, les arguments de refus de l'intégration. D'autant plus que ces jeunes, nés en Europe ou ayant construit leurs personnalités dans une culture européenne, se voient mal revenir reprendre contact avec une culture, celle des parents, dont la connaissance qu'ils en ont est plus que rudimentaire. Ceci crée une situation d'isolement de ces jeunes.

⁷ C'est la question que s'était posée le romancier français d'origine martiniquaise Édouard Glissant dans son *Introduction à la poétique du divers*, dans laquelle il décortique son idée de *créolisation* dans les Caraïbes et les Amériques.

Alessandra Facchi (Facchi, op.cit.) croit trouver une explication du phénomène d'isolement des enfants des immigrés dans le fait qu'ils soient toujours exclusivement entre eux dans la rue. Si cette explication a une part de vérité elle n'en demeure pas moins quelque peu sans analyse approfondie de la situation. Elle décrit le phénomène sans réellement l'expliquer. Si les jeunes marocains issus de l'immigration en Italie vivent dans un refus de la culture du pays d'accueil ils ne le font certes pas par choix mais par l'incapacité d'accès à la culture de ce pays. Il s'en suit un repli sur soi. Toutefois les enfants vont à l'école, se font des amis, mais demeurent quand-même exclus dans le quartier par le fait même de la situation de leurs habitations et les quartiers où ils sont logés. Nous avons connu ce genre de problème social en France et dans les pays du Benelux où les immigrés maghrébins se sont retrouvés avec tous les immigrés venus de pays différents. Cette situation a poussé la jeunesse de ces quartiers, dits périphériques, de se soulever contre l'injustice sociale en 1983⁸. Il s'agissait d'un tournant dans la vie de la communauté maghrébine, non seulement en France, mais dans tous les pays voisins et de grandes traditions d'immigration, notamment la Belgique et la Hollande. L'Italie n'en est pas encore là, mais ceci n'est pas exclu pour le moment.

- Le concept de l'identité composite

Quand le sujet s'accroche à sa culture d'origine et ne veuille point la quitter et essaie surtout d'adopter la culture de l'autre juste en tant que moyen pragmatique pour faciliter la vie, il se crée une tension et un malaise culturel et civilisationnel. On pense ainsi à la culture ou à la langue des colons. Des individus, voire des communautés pouvaient considérer qu'apprendre la langue du dominateur est en soi une manière de le connaître pour bien le combattre. Mais apprendre la langue n'est pas une marque distinctive de l'être humain. S'habiller, présenter un aspect extérieur semblable à celui de l'étranger surtout s'il est dominateur, (le cas du colonialisme) est peut-être la chose la moins tolérée par les communautés. Adopter les aspects et les objets. Mais la langue peut aussi constituer un élément en mesure de faire perdre la personnalité surtout pour les dominés. Ne pas ressembler au dominateur est une règle qu'on retrouve chez tous les peuples ayant vécu la domination. Le refus de tout : cuisine, objets, aspects extérieur... C'est peut-être pour cela que les forces d'occupation cherchent toujours à valoriser ceux qui étaient à la marge de la société avant l'intervention coloniale.

Mais pour continuer à exister l'on est toujours obligé d'adopter certains aspects de la vie du dominateur soit par nécessité soit sous la contrainte. Il faut envoyer les enfants à l'école, il faut connaître la langue des maîtres (par rapport aux esclaves) ...Ainsi on se sent obligés de garder jalousement sa propre tradition, intacte, intouchable afin qu'elle ne se confonde pas avec celle du dominateur. Pas de

⁸ C'est ainsi qu'un article sur le site de la Fondation Jean Jaurès, décrit-il ce mouvement : « C'est au cours de cette année 1983 que la population issue de l'immigration maghrébine a véritablement accédé à la visibilité. Alors que cette population résidait en France depuis des années sans avoir acquis droit de cité, on allait assister à un surgissement brutal de ce groupe social dans le paysage et les représentations collectives. Qu'il s'agisse des longues grèves dans l'automobile, de la Marche des Beurs, de différents faits divers ou bien encore de films et de chansons, la France a subitement pris conscience cette année-là que cette population d'origine immigrée était partie intégrante du pays. ».

mixité, pas d'emprunt, rien qui puisse altérer la culture dans sa prétendue pureté. Le phénomène de la reconquête de l'identité que connurent les cultures aussi bien arabes qu'africaines ou même asiatiques, au lendemain de l'indépendance est très révélateur. Il a même des fois été destructeur. On a procédé à un nettoyage systématique de tous les emprunts de la culture occidentale en usant quelquefois de la violence la plus atroce. L'exemple de Pol Pot, chef des Khmer rouges au Cambodge, dépasse l'imagination. On y allait jusqu'à juger les consciences. Au Maroc, au Maghreb et en Afrique en général cela a touché les enseignements, la culture visuelle, l'architecture... Une guerre contre l'apport culturel imposé à la culture du dominé. On finira bien par profiter de cette identité composée pour la transformer en une acculturation bénéfique⁹. L'identité composée n'est donc qu'une étape pour forger une nouvelle identité comme nous avons pu le remarquer dans le cas des jeunes marocains dans les pays francophones.

Les barrières à l'intégration

Malgré les efforts déployés aussi bien par certaines autorités politiques régionales italiennes afin de favoriser l'intégration des immigrés en général et les immigrés marocains en particulier, il demeure au fond de la société un certain ensemble de préjugés hérités des temps reculés. Des images qui perdurent et qui resurgissent à chaque incident dans lequel est impliqué un immigré, ou un issu de l'immigration et amplifié par les médias. Les Marocains souffrent d'une image qui vient d'un passé lointain certes, mais les comportements de certains individus de cette communauté en mal d'intégration fournissent souvent des arguments à ceux qui cherchent à trouver des boucs émissaires à n'importe quel malaise social.

- L'image du Marocchino

Les Marocains installés aujourd'hui en Italie ont eu à compter aussi avec les idées reçues que la société italienne avait déjà du *Marocchino*. Le Marocain n'est pas inconnu dans ce pays. Celui des marocchini qui fut et demeure le premier à être le plus médiatisé est bien El Hassan Ibn Al Ouazzane, connu en Europe sous son nom d'emprunt de Léon l'Africain. Mais bien avant lui l'Italie romaine avait été dirigée par des empereurs de la grande Mauritanie, nom de l'actuel Maghreb à cette époque. On parle de Macrin, l'empereur romain qui régna de 217 à 218, son fils Diaduménien, qui régna en 218 et Émilien promu empereur en 253. Mais la péninsule connut aussi l'écrivain et orateur Appulé en latin *Lucius Apuleius*, en amazighe *Afulay*, né en 125 et mort en 170 de l'ère chrétienne, il est l'auteur du célèbre roman *Métamorphose* ou *l'Âne d'or*.

Ceci pour les célébrités, mais il eut aussi des marchands qui venaient à Venise, Gênes mais surtout à Livourne. On cite à ce titre la célèbre famille marocaine juive des Montefiore qui se déplaça des années après en Angleterre après que leur fils Moses Haïm se soit lié par le mariage à la famille Rothschild.

Mais d'autres relations et événements plus actuels ont marqué l'imaginaire italien. On ne peut pas ne pas parler du célèbre café marocchino qu'on rencontre tous les

⁹ L'écrivain, algérien de langue française (Kateb Yassine) avait déclaré devant cette déferlante contre la langue de l'occupant que « *la langue française n'était pas un cadeau mais un butin de guerre* », des écrivains africains qui n'avaient que le français comme langue écrite s'étaient trouvés au jour au lendemain dans une situation critique.

matins devant les comptoirs des bars ; Il est né à Alexandrie dans le Piémont, à Torino plus exactement, au milieu du XX^e siècle, plus précisément dans l'historique Caffè Carpano situé en face de Borsalino, une marque de chapeaux bien connue. Le nom marocain dérive de la couleur d'un type de cuir utilisé comme bande pour les chapeaux très populaire dans les années 1930. La maroquinerie a toujours été en vogue en Europe. Mais outre le café, de tristes événements survenus sur les côtes italiennes lors du débarquement pendant la deuxième guerre mondiale, ont l'air de ne pas vouloir s'effacer des mémoires surtout que les médias ratent rarement l'opportunité de les amplifier quand l'occasion leur est donnée. Mais le marocchino, et contrairement à ce que l'on croit, n'est pas seulement le marocain que l'on connaît et que l'on désigne aujourd'hui par une identité administrative (le passeport), mais pour beaucoup de gens du peuple italien, il est tout un chacun qui viendrait du sud de la Méditerranée. Certains peuvent vous parler de l'égyptien, tunisien, libyen et l'algérien en les indiquant par marocchino. Comme quoi l'ADN des anciens romains a l'air de toujours fonctionner sans oublier ses anciennes querelles avec la grande Maurétanie.

- *L'avenir d'une identité en construction*

Dans les études transculturelles ou migratoires on a souvent tendance à rapprocher le concept de *l'identité composée* de celui de *créolité*. Mais dans le cas que nous traitons on ne peut exclure la dimension créole (à voir la culture et le langage Beur en France aujourd'hui on se croirait devant un type de culture qui tout en appartenant à l'Europe s'en démarque par beaucoup d'aspects), surtout comme elle a été développée dans les études récentes¹⁰. Mais à ce niveau on parlerait plutôt d'interculturalité et d'acculturation dans le sens de l'enrichissement réciproque des deux cultures ; celle qui reçoit et celle qui débarque.

Or l'acculturation et l'interculturalité est quelque chose d'inscrit dans l'ADN culturelle et civilisationnelle du Marocain. La culture marocaine est pétrie, comme le stipule la constitution du royaume du Maroc depuis 2011, dans l'africanité, l'arabité, l'européanité (l'Andalousie en plus des différents cultes et croyances qui se sont sédimentés à travers les siècles). Ce n'est donc pas quelque chose qui rebute le Marocain. Au Maroc même en se déplaçant dans les régions à l'intérieur du pays on peut faire l'expérience de la différence culturelle.

On travaille l'interculturalité et l'acculturation à travers un héritage multiple qu'on apporte avec soi dans d'autres aires géographiques et culturelles et qu'on prend le soin de réadapter sans qu'il perde son parfum dans le nouveau contexte d'accueil. Les immigrés marocains et maghrébins n'ont nullement de difficultés à garder vivace leur relation au patrimoine du pays car ils ont l'occasion de le réactualiser sans cesse chaque année par des retours ponctuels au *Bled*. Il est peut-être difficile de trouver un lien avec les africains de l'Amérique, qui victimes du commerce triangulaire, avaient été obligés de quitter définitivement leur culture et

¹⁰ Les études qui s'appuient sur l'expérience des africains noirs, débarqués de force dans les Amériques et qui ont subi des bouleversements culturels, passant de la *blanchitude*, la *négritude* à l'*indianité* mettent en accent un trait commun à notre objet d'étude celui des sujets qui continuent à fantasmer sur un éventuel retour définitif, même des siècles après. Le cas des Marocains de l'Italie n'est pas encore à ce niveau tant par rapport à la durée de leur vie sur ce sol que par rapport à la liberté de retourner dans leur pays d'origine où ils ont souvent des biens et des logements décentes.

n'avaient d'autres alternatives que de la garder vivace en la véhiculant oralement et dans la mesure du possible sur le plan matériel.

- Aspects de la visibilité culturelle

Les Marocains commencent à se montrer encore une fois par la religion : où prier ? Où enterrer les morts ? Timidement, certaines manifestations culturelles, notamment les fêtes religieuses, commencent à poser un problème et réclament des espaces dans la société d'accueil. Un autre élément surtout pour les immigrés issus de sociétés musulmanes non européennes, l'aspect extérieur caractérisé par le port du voile et de la barbe commence à être un signe distinctif qui fait sortir ces populations de l'anonymat et de leur situation fantomatique, surtout avec le *matraquage médiatique* et la diffusion des images du *musulman type* souvent assortie d'un discours peu objectif.

Pour enrichir la culture du pays d'accueil il faut d'abord posséder sa culture du pays d'origine. Or les jeunes marocains de l'Italie souffrent d'un manque de connaissance comme on l'a bien signalé plus haut. Les médias de leur pays d'origine, le Maroc, qui livrent des contenus en langue arabe classique et populaire, en langue française ou en espagnol leur sont totalement hermétiques. Il y a un effort louable de la part de certaines associations¹¹ mais malheureusement faute de moyens humains, ce travail reste souvent axé sur les aspects sociaux de l'immigration et de l'intégration. Or il est difficile de maintenir la cohésion d'une communauté sans le ciment culturel. L'issue de la religion seule les mets souvent mal à l'aise.

Alors d'où tirent-ils leur connaissance de la culture du pays d'origine ? Tout comme leurs semblables des pays francophones c'est pendant les quelques jours de vacances qu'ils passent au *Bled* qu'ils s'arment en matière culturelle. Mais encore une fois il s'agit de rudiments qui souvent ne leur permettent pas de défendre leur différence culturelle. Il faut souligner que cette tâche, en France ou en Belgique, est dévolue à une armée d'intellectuels, d'artistes et aujourd'hui de femmes et d'hommes politiques d'origine marocaine, maghrébine, arabe ou musulmane. Sur les écrans de télévision, sur les antennes des radios on parle de la culture d'origine. Les artistes musiciens, humoristes, comédiens, cinéastes danseurs, écrivains tous d'origine marocaine ont souvent l'occasion de parler de la culture d'origine. Tout ceci manque en Italie où il y a une population d'à peu près un demi-million aujourd'hui.

3. L'affirmation du moi culturel

Le moi citoyen

Si les jeunes sont en mesure de parler aujourd'hui de leur culture ou juste de leur existence et de celle de leurs parents, c'est qu'ils ont compris et assimilé plus que leurs aînés le fait de vivre dans une démocratie, de jouir de leurs droits et de leur liberté individuelle. Mais comment peuvent-ils utiliser la nationalité qu'ils ont adoptée pour défendre leurs intérêts et se rendre visibles sans qu'ils ne soient stigmatisés en tant qu'étrangers absolus ? Ils sont aussi italiens et doivent

¹¹ L'Association des femmes marocaines de Romagne organise des événements autour des coutumes et traditions marocaines et offre un soutien aux femmes maghrébines

revendiquer la jouissance des mêmes droits que n'importe quel autre citoyen du pays. Le droit à la citoyenneté ne règle pas totalement le problème de la différence culturelle. La scène italienne voit se déployer en son sein plusieurs ethnies, plusieurs cultes venus des quatre coins du monde. Chacun revendique une place sur la scène de la vie quotidienne et chacun use d'une manière particulière pour se faire entendre et devenir ainsi visible aux autres. Ce qui crée nécessairement, ne serait-ce qu'au début, des frictions voire des affrontements. *La bataille culturelle* n'a pas encore commencé dans ce pays mais elle se prépare. Les membres de la communauté marocaine sont les plus visibles parmi la population d'origine étrangère ; mais ceci ils le doivent surtout à leurs aspects et à leurs actes qui ne vont pas souvent dans le sens de leur intégration citoyenne, et qui montrent le malaise dans lequel vit une bonne partie de cette communauté¹². De là l'intérêt de voir l'émergence d'une personnalité italo-marocaine à travers la production artistique et littéraire.

En fait l'expression de la différence culturelle à travers la production artistique et intellectuelle, est portée par au moins deux types de créateurs parmi la communauté marocaine en Italie :

- 1- Ceux qui sont nés ou ont étudié et grandi en Italie
- 2- Ceux qui sont venus en Italie après avoir fait une partie de leurs études au moins jusqu'au cycle du baccalauréat.

Les membres des deux groupes maîtrisent la langue italienne et sont intégrés dans les circuits de la production artistique et intellectuelle d'une manière ou d'une autre. Ceux qui sont né ou arrivés tôt dans leur petite enfance peinent à accéder à la culture du pays d'origine, ils utilisent des moyens très subtils afin de capter l'essentiel de cette vie. Ils font très attention à la gestuelle, aux objets, aux couleurs et aux sonorités.

La fonction du miroir et l'annulation de la contradiction

- Elias Moatamid, le langage cinématographique

L'exemple du cinéaste italien d'origine marocaine Elias Moatamid est éloquent à ce propos. Il est arrivé en Italie dans le landau. Il a grandi dans la région de Brescia où le dialecte local ne facilite pas nécessairement l'intégration dans la société italienne globale. Il reconnaît à la terre des paysans de son lieu d'adoption le fait de l'avoir accueilli, il a pu évoluer sans grand problème en apprenant le dialecte de la localité avant de se lancer dans des études de cinéma. Elias est très attaché à la terre et à la culture de ses parents, il parle un arabe très teinté de l'accent de Fès et de sa région mais reconnaît qu'il lui est difficile de lire l'arabe classique et de saisir les subtilités de la langue française, les deux seuls médiums de l'information sur le Maroc. Il a la chance d'avoir fait des études sur l'image et a donc la capacité de saisir par sa sensibilité ce que beaucoup d'autres n'arrivent pas à comprendre par la lecture.

¹² L'observation de certains espaces communs, supermarchés, marchés hebdomadaires, même dans les villages et les agglomérations éloignées des villes, révèle la présence des nord africains, qui se fait fortement sentir sur la place publique. Nous avons surtout observé ces espaces, en Lombardie, Emilia Romagne, Piémont, Ligurie, des régions où il y a des concentrations de la communauté marocaine.

« *Le rapport avec l'image me vient de mon père, il pratiquait la photographie.* »¹³ Son père était venu en Italie pour le commerce des chaussures et pour donner un coup de main à son frère, l'oncle d'Elias. Mais l'oncle est rentré définitivement au Maroc alors que son père a décidé de rester. Il a changé de métier, et est devenu vendeur de matériel agricole. Au contact des paysans italiens il est devenu « *un élément de curiosité* ». Le *marocchino* qui atterrit dans un monde totalement différent de sa culture d'origine. Il s'adapte vite au milieu et à la culture du pays. Un jour il décide de revenir au Maroc non pas pour y rester, comme l'a fait son frère, mais pour faire venir sa femme, la mère d'Elias. Ce dernier venait de naître. Le père était technicien alors que sa femme était instruite, elle était professeure d'école primaire au Maroc. Elle a accepté de tout laisser et de venir avec son mari dans un autre pays qu'elle ne connaissait pas du tout.

Les parents d'Elias sont des citadins de Fès. Ils ont un certain niveau d'instruction. La maman qui fut enseignante, a donc tout de suite compris l'intérêt de garder son fils proche de sa culture d'origine. A ce propos Elias nous explique : « *Je n'ai certes pas vécu au Maroc mais ce dernier était avec moi à travers la culture de ma mère et de mon père ainsi qu'à travers les photos que me montrait mon père. Quand j'étais petit mes parents tenaient absolument à ce que je passe quatre mois dans l'année, en été, à Fès dans la famille. J'ai ainsi connu la vie de quartier, l'épicier du coin, les jeux ... je me suis construit une personnalité marocaine, j'ai appris à parler l'arabe que je parle maintenant.* »

Mais la connaissance qu'il a du Maroc lui vient surtout de sa famille, celle de l'Italie ou celle de Fès. Il parle l'arabe mais beaucoup de subtilités lui font défaut. Il a ainsi opté pour l'image. Sa rétine enregistre tout, ainsi s'est-il dirigé vers le cinéma qu'il considère comme un langage capable de montrer plus que la parole toutes les différences mais surtout toutes les absurdités. Il observe la vie de ses parents et celles de son environnement et analyse ainsi les discours, les gestes et les faits.

Les préjugés à l'épreuve

- *Gaiwan*

Elias Moatamid essaie d'être universel dans son travail cinématographique. Quand j'ai vu un court métrage qu'il a réalisé sous le nom Gaiwan, la tasse traditionnelle chinoise pour infuser le thé, j'ai vu tout de suite la force du propos où l'on met deux cultures l'une en face de l'autre afin qu'elles se livrent l'une à l'autre pour dévoiler la stupidité des préjugés. Deux hommes, l'un oriental, un asiatique et l'autre occidental, d'origine européenne, se livrent chacun à un rite traditionnel dans un cimetière. Très peu de dialogue mais la force du silence et de l'image mettent l'accent sur chaque geste, chaque objet, pour marquer la différence mais pour dire que finalement pour la même chose on utilise des objets différents. Sur le plan spirituel, on s'adresse à la même chose mais avec un vocabulaire différent.

¹³ Toutes les citations, celles d'Elias ou des autres acteurs culturels marocains en Italie, ont été recueillies directement souvent en langue arabe avec un accent très italianisé. Certains parlent très peu le français mais je leur ai laissé le choix de s'exprimer dans la langue qu'ils préfèrent, même l'italien que je ne maîtrise pas, cela me permettait de reprendre à chaque fois les propos pour le nuancer.

- *Talien*

C'est l'interrogation en direction de cette différence que Moatamid allait encore entreprendre dans son premier long métrage, *Talien*. Il s'agit d'un voyage en compagnie de son père.

« *Mon père avait décidé de rentrer définitivement au Maroc pour travailler et s'installer de nouveau dans son pays natal.* » Pendant le voyage qui s'effectue dans une caravane, le père et le fils parlent de l'histoire familiale et de l'arrivée de Abdelouahab, le père, en Italie en début des années 1980. Le film est le point de vue du réalisateur sur l'immigration et sur la société italienne. L'arrivée de la famille en Italie et ce voyage de retour ne sont en fait que le prétexte pour interroger les transformations de la société italienne et son point de vue sur l'immigration. Le film en soi est un regard qui intéresse plus les Italiens que les Marocains pour leur livrer une lecture de leur vie face à une autre encore plus secrète, celle des Marocains.

4. L'apport de la culture marocaine savante

Abdelmajid El Fargi, le passeur de la culture

Il a terminé ses études universitaires au Maroc avant de s'installer en Italie à Turin plus exactement. A. El Fargi a été journaliste au Maroc où il a travaillé surtout avec le journal *El Alam* aux côtés de Feu Mohamed Larbi Messari, haut cadre du Parti de l'Istiqlal et ancien ministre de la Communication dans le gouvernement de Abderrahmane Youssoufi. Son expérience dans le domaine de la communication lui a permis d'émigrer en Italie pour continuer ses études en art et audio-visuel et notamment le cinéma. A partir de la ville de Torino, où il réside, il collabore avec plusieurs journaux et médias en général sur les questions des communautés arabes et la communauté marocaine en particulier. Il rend cette communauté plus visible pour les Marocains du Maroc.

Par ailleurs El Fargi est cinéaste, plasticien et musicien. Il avait toujours eu une intense activité sur le plan culturel dans la ville de Témara où il est né et a vécu jusqu'à son départ pour l'Italie.

Il aborde la question de l'intégration dans un milieu culturel d'une manière toute particulière. Il considère qu'il n'a pas eu de difficultés car : « *la chance que j'ai eu c'est que l'Italie a le même profil que le Maroc surtout par sa géographie. C'est une 'île que traversent les routes des caravanes. Elle a ainsi acquis une pluralité dans les domaines culturels et notamment de la musique. Je vous donne un exemple, les Italiens du Nord appellent les sudistes des terreni, ce qui veut dire qu'ils appartiennent à la terre.* » El Fargi traduit *terreno* par 'Aroubi (غروبي), paysan, le mot utilisé au Maroc pour désigner ceux qui sont attachés à la terre. Ils sont aussi ceux qui ont des chants et des rythmes particuliers. Abdelmajid El Fargi croit détecter dans leurs rythmes des similitudes avec les musiques du Maroc. « *Dans la musique des sudistes il y a des rythmes qui me rappellent les rythmes de la Méditerranée, du Maroc et de l'Afrique du Nord.* »

Les rythmes du Sud italien sont méditerranéens. La *tarantella* par exemple, est comme *Ahwach* de chez nous, il y a une dimension populaire « *une amie qui*

m'a vu danser la tarentella a d'abord cru que j'étais italien avant que je ne lui explique que cela ressemblait beaucoup à notre musique. En fait c'est l'esprit de la fête qui se ressemble, et c'est cela qui traverse la Méditerranée. » Des chants et des danses inspirés du soufis Andalou Marocain Ibn 'Arabi, sont souvent à la base de ses créations musicales. Il insiste sur l'interculturalité et sur la capacité de la culture italienne à s'ouvrir sur les autres formes d'expression méditerranéennes ainsi que d'autres cultures. Il considère que c'est à ceux qui sont venus s'installer en Italie de montrer l'apport de leur culture et de participer à faire tomber les barrières des préjugés.

C'est ainsi que dans son film en 2015 il a imaginé une performance où interviennent, des Congolais, de Équatoriens, des Italiens, une manière de protester contre le racisme de certains milieux dans le pays. Contre le racisme, l'interculturel, peut beaucoup car la culture n'est pas raciste, mais ce sont les individus qui l'instrumentalisent dans ce sens, affirme-t-il. Il faut prendre de la distance pour évaluer le racisme, sans en faire un problème croit-il. Réfléchir sur le racisme et sur l'autre. C'est ainsi que son rôle de passeur de culture prend un sens.

« C'est très noble que d'être un passeur, que de faciliter, plus que des contacts, la connaissance et le savoir venus de deux cultures différentes. Le tourisme est un passage superficiel. Quand on lit les poètes ou les romanciers d'un peuple étranger, on se nourrit et on peut mieux définir ce peuple que par la simple lecture d'un guide touristique ». (Tahar Benjelloun, 2007).

Par ailleurs il déplore le manque d'intérêt qu'ont les Marocains du Maroc pour la culture italienne. Il considère qu'elle est concurrencée par la culture espagnole. *« Dans nos médias on donne de la place à la culture ibérique et rien du tout à la culture italienne alors que nous somme aujourd'hui plus d'un demi-million. »*

L'immigration est un problème qu'il a vécu très tôt dans sa vie. Son père travaillait en Lybie et il correspondait avec lui à travers des enregistrements audios à l'époque des mini cassettes magnétiques. Ce lien avec le lointain, l'étranger et le nostalgique a fini par former sa personnalité. Il revient sur les traces de l'immigration marocaine en Italie, depuis les célèbres marchands ambulants qui vendaient les tapis et qui venaient en Italie de Mars à septembre. On les appelait *« vo Campra »*, qui est en fait *voi camprare* ; veux-tu acheter en langue italienne. Les vendeurs de tapis ont, apparemment, déplacé leur activité au Portugal. Travailler sur les tapis leur origine et ils sont réellement partis au Portugal ?

5. La recherche de l'universalité avec des éléments marocains

D'autres jeunes pétris dans la culture italienne, s'efforcent de construire une personnalité transculturelle qui traverse les cultures, les nationalités et les espaces.

Anas Ould Alla, la musique d'aujourd'hui transcende les cultures

Né au Maroc, il y a fait ses études primaires et secondaires. Après avoir obtenu le baccalauréat il rejoint son père en Italie pour poursuivre ses études en ingénierie. Mais il comprend vite que sa vocation n'était point là où la société l'a orienté. Il se dirige vers la musique. Mais cette fois en tant que métier et carrière et non pas en tant que simple activité de distraction. Or sa situation de fils d'immigré ne lui facilite pas la tâche. Pour creuser son propre sillon et construire sa carrière, il lui

a fallu en même temps lutter contre les images préconçues à propos des étrangers. Jeune d'origine marocaine, il se voyait souvent enfermé dans la case de la musique ethnique ou encore des problématiques ayant trait à la religion, à l'immigration ou aux traditions nord africaines. Mais Anas veut faire de la musique universelle. Il écrit en Anglais et veut que la musique soit de niveau international. Ceci ne lui fait pas oublier sa culture d'origine, il parle l'arabe, il le lit et il l'écrit ; il parle même le français et il l'écrit. Mais il a envie et veut se donner la liberté d'accéder à l'universalité et à s'adresser à un large public à travers une langue, l'anglais, qui ne l'enferme pas dans une image identitaire réduite. Il ne veut pas s'adresser uniquement à sa communauté d'origine ou celle de son adoption, il veut attirer l'écoute de toutes les sociétés au niveau planétaire.

Quant à son acquis de la culture marocaine, Anas Ould Alla considère qu'il le porte en lui et qu'il n'a pas besoin de le brandir à chaque fois, car sa sensibilité musicale s'est formée d'abord dans son pays natal. Les vibrations de son corps, de ses rêves et de son imaginaire sont formés au Maroc.

Mohammed Amine Bour, la poésie contre la tourmente de l'identité

À l'âge de 11 ans, il a pris la décision courageuse de partir rejoindre son père en Italie, laissant sa mère et sa famille au Maroc. Mohammed Amine semble avoir bien entamé sa carrière, il a déjà été invité à de nombreux événements littéraires en Italie, notamment à Milan et à Brescia, où il ne cesse d'aborder la question de la crise d'identité des jeunes de la deuxième génération des Marocains de l'extérieur. Il a récemment été invité à lire ses poèmes à la Foire du livre de Turin, où il avait déjà participé en 2017. Aujourd'hui, Amine a 25 ans, et donne l'impression, par la force de son verbe qu'il en a le double.

Devant une expérience de cette force on est toujours tenté de savoir quels sont les événements de son enfance, de son adolescence ou de sa vie tout court, qui l'ont marqué et fait qu'il s'oriente vers l'écriture.

Il insiste sur le décès de sa grand-mère en 2012 alors qu'il venait juste d'avoir 16 ans (Arrivé en Italie 2007 d'avoir 16 ans). Elle est morte à Casablanca alors qu'il était à Torino. Cela a eu un impact significatif sur sa vision du monde. *« J'ai appris la plus grande partie de ma relation avec les autres grâce à ma grand-mère. Après sa mort, je me suis engagé dans la voie spirituelle, trouvant refuge dans la religion de l'Islam. Plus tard, j'ai découvert le monde de la philosophie et de la littérature, ce qui me permet constamment de réaliser et de rechercher des solutions mystiques et spirituelles. Ce qui peut paraître paradoxal, car je suis d'abord scientifique, j'ai toujours admiré le monde de la logique, des mathématiques et de la physique. »*

Il était d'abord étudiant à l'École polytechnique de Turin avant de tourner la page scientifique et se diriger vers des études littéraires. C'est un changement important et une décision souvent difficile à prendre. Il a toujours été attiré par le monde de la recherche scientifique. Il voulait se spécialiser dans les nanotechnologies. Mais apparemment sa passion pour l'expression littéraire l'a emporté en fin de parcours.

« Mais ce qui m'a le plus poussé, vers la littérature, je crois, c'est le désir d'exprimer par des mots ce que je ressens et ce que je pense. Le fait de ne pas

avoir de langue maternelle capable de me permettre d'exprimer pleinement ce que j'ai à l'intérieur m'a conduit à étudier l'italien, une langue qui me semble la mieux adaptée pour incarner ma pensée. » déclare-t-il.

Parlez-nous de votre poème. Vous avez été appelé à lire vos écrits dans de multiples manifestations. Votre poème parle aux gens. Que voulez-vous exprimer à travers vos poèmes?

À travers ses poèmes, il semble essayer non seulement d'exprimer ce qu'il pense et ce qu'il ressent, mais aussi de reprendre aussi bien les poètes de la culture occidentale que les poètes arabes à qui il se sent appartenir. Les poètes et écrivains qui ont influencé l'humanité à travers l'histoire. *« Pour cela, comme le dit Borges, « les autres se vantent des lignes qu'ils ont écrites, moi, je suis fier de ce que j'ai lu ». Le fait que mes poèmes soient accueillis par ceux qui les écoutent, prouve la puissance de la parole est capable de raisonner dans les cœurs des autres. Si à un moment donné je trouvais satisfaction dans des formules mathématiques pour décrire le monde, maintenant je crois que les mots, et la poésie en particulier, sont le meilleur moyen de parler aux autres, de se confronter à eux et de se consoler. »*

En parlant de consolation il indique une histoire personnelle, celle d'un jeune homme qui, enfant, s'est jeté dans l'océan d'une autre culture dont il ne maîtrisait que très peu les mécanismes. Quelle relation tout peut-il avoir avec son histoire personnelle?

Il est sûr que son histoire est aussi celle des gens qui l'ont vécue avec lui. Le poète, a, selon Mohammed Amine Bour, pour tâche d'observer la réalité qui l'entoure, en se faisant l'interprète des tourments de ceux qui n'ont pas les moyens d'exprimer leur douleur et leur souffrance. Donner une voix aux émotions des autres, à des joies et angoisses difficiles à nommer.

Ainsi son recueil de poésie qui a pour titre *Zahra ou la nostalgie*, Zhara est bien sa grand'mère, mais à travers elle c'est tout Casablanca et tout le Maroc qui s'invite dans cette belle poésie, dont voici un extrait :

*J'ai marché au bord de la vie
Je cherche tes yeux à l'aube
J'ai nagé dans l'impureté d'un mot
Pour chuchoter l'amour auquel tu ne crois pas
J'ai déchiré le ciel bleu, aspirant à toi
Et ne te trouvant pas, j'ai perdu la direction
Ainsi j'ai perdu l'aube dans tes yeux.*

Les poèmes où j'utilise le matériel de la mémoire, ma mémoire d'enfance sans narration sont écrits la nuit. J'utilise des images sonores, olfactives, visuelles, de ma ville natale Casablanca.

*Sur la terrasse étendue de lumière d'été
vêtements et serviettes ralentissent les heures
Danses ou lamentations, paroles ou prières
toi et les voisines, chats errants et fenêtres
ici la vie est secouée
par un vent que l'on ne voit pas
La stase est secouée par la voix*

*d'un vendeur de poisson ambulant
à midi, les heures ralenties
dans notre petit quartier
ici j'oublie la frontière
qui m'a coupé le cœur en deux*

En guise de conclusion : La force de la mémoire

La mémoire ne disparaît jamais, il n'y a pas d'amnésie en matière de culture. Le retour de la mémoire, *l'anamnèse* est une action inconsciente, elle ne dépend pas de la volonté de l'individu. Surtout quand il s'agit d'une pratique qui interpelle les sens tel que l'art. Le lieu de la naissance, ou le legs parental même quand il n'est pas clair ou conscient ... il se déploie sous des formes différentes quand le moment de la création se présente. Ces jeunes, et bien entendu ceux qui n'ont pas eu la chance d'avoir une voix pour nous faire parvenir leurs points de vues, portent en eux un Maroc qu'ils ont façonné à leur mesure mais qui trouve des liens avec le Maroc des autres jeunes qui partagent avec eux la vie dans un pays comme l'Italie. Aujourd'hui la communauté marocaine en Italie semble encore silencieuse. On parle beaucoup du marocchino, mais on lui donne rarement la parole. Ce sont là les germes d'une fronde culturelle qui se prépare. Les jeunes créateurs que nous présentons seront à coup sûr les portes-paroles de cette culture de demain.¹⁴

Références bibliographiques

- Manço A., (2006), « Jeunes issus de l'immigration en Europe : comment faire de l'école un instrument de mobilité sociale et d'acquisition de compétences interculturelles ? », in *Quelle cohésion sociale dans une Europe multiculturelle ? Concepts, états des lieux et développements*, op.cit. p.178
- Facchi A., « Citoyenneté, égalité et droits sociaux dans une société plurielle », in *Quelle cohésion sociale dans une Europe multiculturelle ? Concepts, états des lieux et développements*, édition du Conseil de l'Europe, Octobre 2006, p.109
- Caruso I. et Greco S. (2018), « Les Marocains d'Italie, entre coopération et développement », in *Les Marocains de l'extérieur 2017*, sous la Direction de Mohamed Berriane p.415 et sq.
- El Aroussi M., (2018), « Les expressions artistiques des Marocains de l'extérieur, la reconstitution d'une nouvelle identité », *Les Marocains de l'extérieur 2017*, sous la Direction de Mohamed Berriane, Fondation Hassan II, pour les Marocains de l'extérieur, Rabat 2018, p.211 et sq.
- Barro S., Raimondi G., Alberizzi F. et Sacco V., (2002), « L'immigration marocaine en Lombardie », in *Le Migrant marocain en Italie*, Exodus Edition, Milan, Italie, non daté p.281
- Benjelloun T. (2007), « Entretien avec Jean François Clément », Horizons Maghrébins

¹⁴ D'autres noms sont à signaler et plus particulièrement des journalistes. On signale Karima Moual journaliste et réalisatrice de documentaires pour la télévision italienne. Elle participe activement aux débats télévisuels sur les problèmes de l'intégration des communautés d'origine étrangère et notamment les marocains.